

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Additional comments:
Commentaires supplémentaires:

Coloured pages/
Pages de couleur

Pages damaged/
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/
Pages détachées

Showthrough/
Transparence

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Continuous pagination/
Pagination continue

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., PROPRIÉTAIRES.

2 CENTIMS LE NUMÉRO.

LE GRAND VAINCU

PREMIERE PARTIE — L'ARRIVÉE.

IV. — LE DÉPART. — (Suite.)

— Merçi, chef, dit Jean d'Arramonde touché de ces prévenances. Je n'ai besoin de rien, et, d'ailleurs voici mon domestique...

Il faut dire que l'honnête et pacifique Paterno, avant de se lancer dans les grandes aventures à la suite d'un gentilhomme béarnais, avait, pendant quinze ans de sa vie, pilé du camphre et pesé du julep chez un droguiste de la rue des Lombards.

Dans la précipitation de son départ, Jean d'Arramonde avait mis la main sur ce paisible serviteur qui se trouvait alors



Et d'Arramonde, soulevant le majestueux édifice, montra au chef indien la tête ronde et rasée de maître Paterno.

En prononçant ces mots, il jeta les yeux sur le tranquille Paterno qui se tenait sur un des bancs de la pirogue entre deux guerriers sauvages et lançait à tous moments des regards inquiets sur les couteaux et les haches dont ses terribles voisins étaient armés.

— Ah ça ! s'écria Jean d'Arramonde en remarquant pour la première fois que la chevelure de Paterno avait pris depuis peu des proportions tellement formidables que son chapeau tenait à peine sur sa tête, qu'est-ce que cela veut dire, maître sot ? Est-ce l'air de ce pays qui, par une vertu spéciale, vous a fait pousser cette forêt de cheveux ? ou bien avez-vous pris, au moment de partir, un pot de la pommade de Lion chez votre ancien patron ?

fort brouillé avec dame Fortune, et lui avait proposé une somme très-respectable s'il consentait à le suivre au Canada, ou il ne devait séjourner qu'une ou deux semaines.

Partagé entre le désir de gagner de superbes gages et la crainte de quitter la terre ferme pour s'aventurer sur un élément perfide où on s'exposait à rencontrer des tempêtes ou des bouquets anglais, Paterno avait été consulter son ancien patron.

— On t'offre d'aller au Canada, mon garçon ! s'était aussitôt écrié l'excellent droguiste, qui était en même temps un botaniste passionné, eh bien ! l'occasion s'offre à toi de faire fortune, ne la laisse pas échapper. Écoute-moi bien et grave dans ta mémoire ce que je vais te dire. Il y a deux cents ans, un missionnaire français a rapporté du Canada une plante rare, unique,

merveilleuse, qui ne se trouve dans aucun herbier de France ni d'Europe. Il la donna à mon arrière-grand-père et elle resta dans notre collection jusqu'au jour où, par un fatal accident, le feu prit au volume qui la renfermait. Mon père avait eu toutefois la précaution d'en faire un dessin, je vais te le confier. Si tu trouves la "campanula rubra," et si tu me la rapportes, je te donnerai trois mille livres.

Cette éblouissante perspective avait mis fin aux hésitations de Paterne.

Il courut chez d'Arramonde et le supplia de l'emmener sans tarder.

Pauvre Paterno !

En entendant l'apostrophe que son maître venait de lui adresser au sujet du développement extraordinaire que sa chevelure avait pris depuis le matin, le brave garçon rougit jusqu'au blanc des yeux, et, se rapprochant du gentilhomme béarnais, lui dit mystérieusement :

— Pendant que monsieur le marquis déjeunait tantôt, je suis descendu à l'office de l'auberge et là les gens de service m'ont averti charitablement que les sauvages de ce pays ont la mauvaise habitude d'enlever les chevelures de leurs ennemis vaincus. Si encore ils ne prenaient que les cheveux, mais il paraît qu'ils coupent en même temps la peau du crâne...

Et, en disant ces mots, le pauvre Paterne frissonna des pieds à la tête.

— Aussi, continua-t-il, pour éviter cet accident, j'ai été me faire raser soigneusement les cheveux et j'ai acheté cette perruque. Si nous tombons entre les mains des sauvages, je la leur offrirai immédiatement et la peau de mon crâne sera sauvée.

La figure rougeaude et placide du valet s'anima d'une expression triomphante et il caressa avec satisfaction les longues boucles de sa perruque Louis XIV, monument antique qu'il avait détéré dans la boutique d'un barbier de Québec.

— Vous n'êtes qu'un drôle, monsieur Paterne, riposta Jean d'Arramonde en fixant sur son valet un regard courroucé. Croyez-vous donc que, tant que vous serez avec moi, vous aurez à craindre pour la précieuse peau de votre tête ? Eh quoi ! pensez-vous que j'aie envie de me laisser prendre par les chasseurs de chevelures ? Je voudrais bien voir que ces mendiants déguenillés osassent porter la main sur un d'Arramonde !

Un mouvement que fit Ouinnipeg en entendant Jean d'Arramonde traiter si légèrement les guerriers Peaux-Rouges avertit le jeune gentilhomme que son étourderie venait encore une fois de lui jouer un mauvais tour.

— Je te pardonne néanmoins, Paterne, dit-il en riant, car, en vérité, si les sauvages ennemis avaient quelque envie de s'approcher de nous, tu les ferais fuir par ton aspect horrible !... Tu as l'air d'un vrai manitou !... Qu'en dites-vous, chef ?

Et, se penchant vers Ouinnipeg, il lui raconta en peu de mots le moyen ingénieux inventé par messire Paterne pour préserver son cuir chevelu du couteau à scalper.

La grave figure du chef sauvage se dérida peu à peu et quand, pour achever, d'Arramonde prit entre le pouce et l'index la tête du majestueux édifice et montra, en le soulevant, cette tête ronde et rasée encadrée d'une paire d'oreilles larges comme des pelles de pagaies, le riro qui épanouit tout à coup la physiologie sévère de Ouinnipeg fut si bruyant que les guerriers indiens s'entre-regardèrent avec stupéfaction.

C'était la première fois qu'ils entendaient rire leur terrible chef.

La barque où se tenaient Saint-Preux, Léveillé et le chasseur canadien était plus silencieuse.

Le jeune Français, confortablement installé à l'avant de la pirogue, se laissait aller au plaisir de goûter un repos bien nécessaire après les écrasantes fatigues qu'il avait eu à supporter.

Debout au milieu de la barque, David Kérulaz dirigeait constamment ses regards vers le rivage.

Saint-Preux n'avait pas encore entendu sortir une parole des lèvres de ce mystérieux personnage. C'est à peine même s'il avait pu distinguer ses traits cachés par l'ombre d'un large bonnet en peau de castor.

Néanmoins, l'air de profonde méditation où semblait plongé le chasseur, et deux ou trois soupirs qui s'étaient échappés avec effort et comme malgré lui de sa large poitrine, indiquaient qu'il se trouvait sous le coup d'une préoccupation grave.

Tout à coup il fit un mouvement si brusque que la barque vacilla, puis, saisissant son bonnet, il l'agita à plusieurs reprises dans la direction du rivage.

Surpris d'une démonstration dont la vivacité semblait en dehors des habitudes de cet homme silencieux, Saint-Preux tourna aussitôt la tête vers la rive.

Le spectacle qu'il vit alors lui arracha à lui-même un cri d'étonnement.

Une émotion indicible, délicieuse, mélange de surprise et de joie, fit tressaillir tous les fibres de son cœur.

Les hautes falaises qui avait borné la vue jusqu'alors venaient de disparaître subitement.

Un paysage lointain se déroulait maintenant sous les yeux des voyageurs.

Dans des plaines d'un vert gras et luisant, bordées d'oseraies et de chênes au tendre feuillage, de beaux troupeaux paissaient tranquillement.

Plusieurs fermes aux murs blanchis enserrés dans les chevrons noirs des charpentes élevent çà et là, au milieu du feuillage grisâtre des saules, leurs toits de chaume couverts de mousses et de lichens. Des fossés étroits, où se dressaient des touffes de joncs aigus, coupaient les pâturages et y portaient la fraîcheur des sources.

Au loin, le soleil descendant dans un ciel sans nuages répandait sa lumière étincelante sur cette charmante verdure du printemps et jetait des tons dorés sur la robe fauve des bœufs ruminant dans la plaine.

C'était un coin de la fertile Normandie qui venait d'apparaître aux regards étonnés de Gaston de Saint-Preux.

C'était la France, la France elle-même, calme, verdoyante, lumineuse, qui se montrait à lui à quinze cents lieues de la patrie.

Ses yeux se remplirent de larmes. La distance qui le séparait de son pays sembla disparaître tout à coup.

Il éprouva cette joie ineffable que l'on ressent lorsqu'on aperçoit soudain devant soi un être bien aimé que l'on n'espérait plus revoir.

A quelque distance du rivage, devant une maisonnette dont le chaume apparaissait à travers un rideau de peupliers, deux femmes agitaient leurs mouchoirs.

Malgré la distance, Saint-Preux reconnut que l'une de ces femmes était cassée par l'âge, que l'autre, au contraire, avait les formes sveltes et les mouvements légers de la jeunesse.

Toutes deux portaient la jupe courte, le fichu brodé et la coiffe blanche des Normandes, et ce costume national complétait encore l'illusion charmante qui s'était emparé du jeune gentilhomme à l'aspect de ces campagnes vertes et profondes.

C'était la vue de ces deux femmes qui avait arraché le chasseur canadien à ses méditations et lui avait causé une si violente émotion.

Le courant était rapide à cet endroit du fleuve ; les pirogues avançaient lentement.

La maisonnette au toit de chaume et les deux personnes debout sur la rive restèrent donc longtemps en vue.

Tant qu'on put les apercevoir, David ne cessa d'agiter son bonnet de castor.

Enfin un détour du fleuve masqua les femmes et la maison. On ne vit plus que la pointe effilée des peupliers.

Le Canadien laissa retomber son bras ; mais le regard de ses grands yeux noirs ne cessa de s'attacher sur ces arbres qui lui rappelait sans doute les plus chers souvenirs de sa vie et les objets de sa plus tendre affection.

Quelques minutes encore et les peupliers disparurent à leur tour.

Alors David tomba assis sur un des bancs de la barque, le visage tourné vers Saint-Preux, et cacha longtemps sa figure dans ses larges mains, peut-être pour garder plus longtemps la dernière impression de ce tableau riant, peut-être pour cacher une larme.

Saint-Preux respecta ses méditations.

Lui-même rêva quelque temps, les yeux fixés sur la voûte bleue du ciel, bercé par le clapotement régulier que faisaient les pagaies des rameurs indiens.

Puis, à mesures que les teintes célestes s'assombrirent, ses pensées devinrent plus vagues, et il s'endormit bientôt d'un profond et paisible sommeil.

V

LE CAMP DE M. DE MONCALM.

Au bout de trois jours d'une navigation qu'aucun incident ne vint interrompre, les pirogues des Abénaquis quittèrent le Saint-Laurent pour entrer dans le lac Champlain.

Les deux gentilshommes français étaient impatients d'arriver au terme de leur long voyage.

Saint-Preux qui, sous des dehors tranquilles et une apparence un peu frivole, cachait, on l'a vu, un cœur fortement trempé et une âme très-ambitieuse, avait hâte de prendre le commandement de la compagnie que le maréchal de Belle-Isle lui avait accordée.

Bien qu'il eût conservé tout son calme et tout son sang-froid en face des provocations que Jean d'Arramonde furieux lui avait adressées à Versailles et à Trianon, l'affront qu'il avait reçu ce jour-là ne lui avait pas moins été sensible.

Il tenait à montrer à ce jeune fou que Gaston de Saint-Preux, malgré ses habits brodés, ses dentelles, ses bijoux et son lorgnon, savait être autre chose qu'un officier d'antichambre et de boudoir.

Quand à Jean d'Arramonde, il songeait plus, il faut bien l'avouer, à sa querelle particulière qu'aux ennemis qui menaçaient les possessions du roi dans le Canada.

Cette pauvre et valeureuse armée d'Amérique était presque inconnue en France. C'est à peine si le bruit des exploits étonnants qu'elle avait accomplis l'année précédente, en se battant victorieusement contre un ennemi dix fois supérieur en nombre, était parvenu à la cour indifférente et frivole de Louis XV.

Tous les yeux étaient fixés sur l'armée d'Allemagne, qui soutenait alors, au profit de l'Autriche, une guerre inutile et désastreuse, mais qui se battait aux portes de la France, dans un pays civilisé, contre des généraux dont le nom était célèbre.

Voltaire écrivait. « Je plains ce pauvre genre humain qui s'égorge à propos de quelques arpents de glace au Canada. »

Jean d'Arramonde, deux fois étourdi et léger en sa double qualité de Français et de Gascon, partageait entièrement l'opinion de Voltaire. Passionné pour la gloire bruyante, cherchant l'éclat et l'effet, il ne voulait servir que sur le continent, dans cette armée d'Allemagne où il comptait quelques parents dont l'appui pourrait lui servir à faire un chemin rapide et brillant.

Son entêtement de montagnard l'avait conduit à chercher au delà des mers une satisfaction que son amour-propre blessé lui semblait exiger. Cette équipée lui paraissait originale, digne des bons temps de la chevalerie ; elle séduisait son esprit hardi, aventureux, fantasque.

Mais, ainsi qu'il l'avait annoncé au vicomte de Frontenac, une fois son compte réglé avec Saint-Preux, il voulait revenir immédiatement en France et s'en aller prendre part à la guerre qui se faisait de l'autre côté du Rhin.

Les pirogues des Abénaquis étaient entrées, nous l'avons dit, dans le lac Champlain depuis le matin du quatrième jour qui avait suivi leur départ de l'anse de Foulon.

C'était sur les bords de ce lac qu'était campé l'un des trois corps de la petite armée française, composée de deux mille six cents hommes, sous les ordres de M. de Bourlamaque.

M. de Montcalm, qui venait de parcourir toute la ligne de défense, était en ce moment au camp du lac Champlain, où il donnait ses derniers ordres, avant d'aller prendre à Québec le commandement de l'armée destinée à défendre cette ville et à protéger le cœur même de la colonie.

La rive gauche du lac que la petite flotille des sauvages côtoyait depuis le matin était bordée de hauts arbres qui masquaient entièrement la vue. C'était en vain que Saint-Preux et d'Arramonde essayaient de percer, de leurs regards impatients, cet impénétrable rideau ; rien ne leur révélait la présence de l'armée française. Ils consultaient à tout moment leurs guides et leur demandaient s'ils arriveraient bientôt au terme de leur voyage.

Mais Ouinnipeg et le chasseur canadien ignoraient eux-mêmes la position exacte de l'armée. La surface du lac était calme, silencieuse, déserte : aucun bruit n'arrivait à l'oreille exercée des guerriers sauvages.

Enfin, vers le soir, au moment où le soleil couchant embrasait de ses teintes dorées les roudes frondaisons des grands arbres, un cri s'éleva de la rive :

— Qui vive ?

Et au même instant une sentinelle, à demi cachée derrière le tronc d'un érable, dirigea le canon brillant de son arme vers la première pirogue, qui était celle de Ouinnipeg.

— France ! s'écria Jean d'Arramonde en levant son chapeau en l'air.

Aussitôt, à l'appel de la sentinelle un petit groupe parut et le cœur des deux jeunes Français battit un peu plus vite lorsqu'ils reconnurent l'uniforme blanc et bleu des soldats du roi.

Les barques abordèrent. Ouinnipeg et David parlementèrent quelques instants avec l'officier qui commandait le détachement, puis, ayant fait signe aux deux jeunes gens de les suivre, ils s'acheminèrent tous quatre vers le camp situé à une heure de marche environ, dans un vallon resserré couronné d'épais buissons qui le dissimulaient aux regards.

Au moment où ils arrivèrent devant la tente de M. de Montcalm, le général français était absent.

Le marquis de Montcalm avait l'habitude de faire chaque

soir une ronde dans le camp, afin de s'assurer que toutes les dispositions étaient bien prises et que rien ne viendrait troubler, pendant la nuit, le repos de sa petite armée.

Chacun, officier ou soldat, pouvait alors l'aborder. Il écoutait attentivement les rapports des uns et les doléances des autres et rendait souvent ainsi, tout en marchant lentement, une justice sommaire dont les arrêts étaient toujours respectés.

En attendant le retour de M. de Montcalm, les deux jeunes Français s'étaient assis, à bonne distance l'un de l'autre, sur l'herbe du petit monticule au sommet duquel se dressait la tente du général.

Leurs regards arraient avec plaisir sur le camp qui déroulait à leurs pieds ses tentes de toile blanche et ses abris de feuillage.

Il y régnait cette animation vivace et joyeuse qui a caractérisé à toute époque un campement de soldats français.

Mais la présence de l'ennemi, dont les éclaireurs indiens devaient être répandus dans les bois voisins, et la possibilité d'une alerte assourdisaient un peu le bruit accoutumé.

Ce n'était qu'un murmure de voix si contenues et si discrètes qu'à cent pas de distance on n'aurait pu deviner que trois mille hommes étaient cachés dans ce pli de la vallée.

Au bout de quelques instants d'attente, Jean d'Arramonde et Saint-Preux virent apparaître, dans l'étroit chemin pratiqué entre deux rangées de tentes, trois officiers enveloppés de manteaux noirs.

Ce petit groupe marchait d'un pas lent et s'arrêtait fréquemment devant les cercles formés par les soldats réunis autour des feux.

Ceux-ci se levaient aussitôt et se tenaient droits, immobiles, dans l'attitude du respect,

Les trois officiers ne furent bientôt qu'à quelques pas de Saint-Preux et de d'Arramonde.

Celui qui marchait le premier était un homme de petite taille, à la démarche noble et assurée. Sa physionomie, aux traits fortement accusés, était remarquable par l'éclat de deux yeux noirs qui se portaient avec vivacité vers toutes les parties du camp et semblait percer la demi-obscurité dont les crêpes légers du soir commençaient à assombrir l'horizon.

Ses regards perçants eurent bientôt remarqué les deux jeunes gens assis sur le monticule.

L'officier se retourna vers ses deux compagnons et leur dit quelques paroles rapides; il leur demandait sans doute quels étaient ces étrangers.

Aussitôt David le Chasseur, qui se tenait un peu à l'écart avec Ouinnipeg, s'avança vers le chef français et mit à la main son bonnet de castor.

L'officier laissa échapper un geste de surprise.

— Comment! te voilà déjà de retour, mon brave chasseur de bisons? s'écria-t-il. Ne m'as-tu pas dit, quand tu m'as quitté, il y a quinze jours, que tu allais à Québec pour te marier? La noce est-elle déjà faite? Nous as-tu amené ta jolie fiancée? Je parlais encore de toi aujourd'hui au père André, et nous regrettons tous deux de n'être pas à Québec, lui pour bénir ton union, moi pour signer au contrat...

Un soupir s'échappa de la robuste poitrine de David. Il baissa un instant la tête, et ses regards, ordinairement si fiers et si décidés, semblèrent se couvrir d'un voile.

— Merci, monsieur le marquis, murmura-t-il, merci pour les bonnes paroles que vous me dites... Mais je ne suis pas marié, comme vous le pensez, et la noce dont vous parlez ne se fera peut-être jamais.

— Quo dis-tu? Pardieu! mon bon ami, quelle est cette énigme? Voici la première fois que je te vois hésitant et embarrassé! Quel est donc l'obstacle qui peut arrêter Bras-de-Fer?

— Je vous le dirai tout à l'heure, monsieur le marquis, si vous voulez bien m'y autoriser.

— Eh bien! reviens dans une heure. J'ai, du reste, à te parler, David; et si ton retour n'était pas causé par un événement qui me semble fâcheux pour toi, je me réjouirais de te revoir, car je vais sans doute avoir besoin de tes services.

— Je suis à vos ordres, monsieur le marquis.

En se retirant, le chasseur de bisons découvrit Ouinnipeg qui se tenait grave et immobile derrière lui.

Le marquis de Montcalm, — car c'était le général français en personne qui venait d'avoir avec David cette conversation familière, — le marquis de Montcalm ne put réprimer un mouvement d'étonnement et de joie en apercevant le chef sauvage.

— Je vous salue, Ouinnipeg, dit-il en donnant aussitôt à l'inflexion de sa voix cette expression digne et bienveillante qui savait si bien lui concilier le respect et l'affection des guerriers indiens, je vous salue et je suis heureux de vous voir dans mon camp après une longue absence. La vaillante tribu des Abénaquis est-elle toujours nombreuse et forte? Le Grand-Esprit a-t-il répandu ses bénédictions sur vos récoltes? A-t-il éloigné de vos wigwams la cruelle maladie qui les désola l'an dernier? Aigle-Noir, soyez le bienvenu parmi nous.

— Les paroles de mon père blanc sont douces à mon oreille, répondit le chef sauvage en plaçant sur son cœur sa robuste main étendue. Ouinnipeg sait que le grand Ouenthoé des Français est entouré d'ennemis, et comme les Français ont toujours été bons pour sa tribu, il a ordonné à ses jeunes hommes de monter sur leurs pirogues rapides et de venir au secours de leur père blanc. Ils sont là dans le bois, au nombre de cinquante.

— Je vous remercie, Aigle-Noir, d'être fidèle dans le malheur à ceux qui ont été généreux pour vous dans la prospérité. Mais vous savez que je suis loyal et incapable de tromper. Écoutez-moi bien.

M. de Montcalm se rapprocha du chef sauvage.

— Vous avez dit tout à l'heure que je suis entouré de nombreux ennemis. C'est la vérité. Une armée dix fois supérieure à la mienne peut m'attaquer d'un moment à l'autre. Ce sera un miracle de Dieu si je suis vainqueur. Mais c'est un devoir pour moi de mourir où mon roi m'a placé. Je vous dis cela, Aigle-Noir, pour que vous sachiez bien à quoi vous vous engagez en restant parmi nous. Votre tribu, déjà si affaiblie par une terrible maladie, peut succomber tout entière dans la lutte suprême que nous allons soutenir. Réfléchissez donc, Ouinnipeg, et voyez si le vaillant peuple des Abénaquis veut combattre dans les rangs des Français comme il le fait depuis cent ans, ou s'il veut imiter les Delawarecs, les Mingoës, les Shewanèsses, qui sont passés du côté de nos ennemis, ou les Algonquins, qui nous ont quittés hier pour gagner les plaines lointaines situées de l'autre côté des lacs.

— Si ton peuple est vaincu et quitte notre pays aux arbres verts, les Abénaquis seront massacrés ou esclaves. Mieux vaut pour eux mourir la face tournée vers leurs ennemis.

Le marquis de Montcalm fut profondément touché de cette réponse. Les récentes défections des tribus indiennes avaient péniblement ému ce cœur généreux, qui ne pouvait comprendre ni la trahison ni l'ingratitude. Il tendit la main à l'Aigle-Noir avec un mouvement vif et chaleureux et le remercia de son dévouement.

(A CONTINUER.)

COMMENCÉ LE 22 JUILLET 1880 — (No. 30).

LA DUCHESSE DE NEMOURS

QUATRIÈME PARTIE.

VI

FRÈRE TRANQUILLE — (Suite.)

Pour arriver jusqu'au lit où Jean le Brun, frémissant de colère, cachait encore son visage dans le creux de l'oreiller, ces paroles passaient, en quelque sorte, à travers les oreilles de Tranquille. Tranquille ne bougeait pas, mais sa respiration devenait dure et pénible.

— Co n'est qu'un enfant ! murmura-t-il.

Et son instinct lui montrant, une fois encore, ce que les enfants ne voyaient point, le calcul intime de Tarquin, il ajouta :

— Louis d'Orléans était l'ami du père de cet enfant, Louis d'Orléans l'a vu sauver le roi ! Je voudrais bien avoir la somme qui tombera, ce soir, dans votre escarcelle, maître Vincent, quand vous direz au duc : « Voici le petit Jean d'Armagnac que messire Olivier voulait mettre à mort, et que j'ai sauvé. »

Il y eut un silence dans la salle : les trois femmes comprenaient vaguement et se taisaient. Tarquin se prit à sourire.

— Si j'ai une bonne somme, murmura-t-il, je te donnerai une poignée de nobles, vieil innocent, pour faire bouillir la marmite où tu cuis la pierre philosophale... Mais je dirai encore autre chose au duc d'Orléans ; je lui dirai : « Monseigneur, c'est moi qui ai ouvert les portes de l'hôtel de la Marche à vos soldats ! »

— Traître ! gronda Jean le Brun sous ses couvertures, d'une voix à peine intelligible.

— Je lui dirai, ajouta Vincent : « C'est moi qui ai caché à messire Olivier la défection de madame la régente ! C'est moi qui lui ai mis l'épée à la main, c'est moi qui lui ai mis la corde au cou ! »

Il étendait le doigt vers cette fenêtre par laquelle on avait vu naguère le corps du comte de la Marche se balancer suspendu aux créneaux de sa propre demeure.

— Et ce sera bien dit ! s'écria le père Pavot.

— Jour de Dieu !... commença la tavernière exaspérée.

Mais elle n'eut pas le temps d'achever, parce que le prétendu Jean d'Armagnac jeta tout à coup ses couvertures loin de lui et sauta sur le carreau l'épée nue à la main. Blanche et madame Isabelle étouffèrent un cri de terreur. Tranquille s'élança au-devant du jeune homme et voulut l'arrêter.

Mais Jean le Brun était un rude petit compagnon : il mit Tranquille de côté et sauta d'un bond au-devant de Tarquin en s'écriant :

— C'est le martyr que de rester dans ce lit ! Gravelle a fait de méchantes actions en sa vie, mais j'ai mangé son pain durant quinze ans ; donc, je te répète tout haut ce que je murmurais tout à l'heure : Vincenzo Tarchino, tu es un traître et un lâche, un assassin !

— Allons, dit Tranquille qui leva les yeux au ciel et vint se ranger, l'épée haute, à côté du jeune homme, vous auriez mieux fait de rester coi... Mais que Dieu ait pitié de nous, c'est le moment de faire son devoir !

Tarquin demeura un instant comme si la foudre l'eût frappé. Il pouvait à peine en croire ses yeux : quand il eut bien regardé Jean le Brun, ses lèvres s'agitèrent convulsivement et se couvrirent d'écume. On le vit trembler, on le vit toucher sa blessure en

frémissant de la tête aux pieds, comme si le choc violent qu'il venait d'éprouver eût frappé le siège même de son mal. Les hommes d'armes lurent dans ses yeux sa pensée sinistre, et les épées s'agitèrent au moment où les trois femmes criaient : Pitié ! d'une voix éteinte.

— Ne vous mêlez pas de cela, mon brave homme, disait Jean le Brun à Tranquille, en essayant de l'écarter de la main, je saurai bien mourir tout seul.

— Jeune homme, répondit Tranquille avec une émotion affectueuse, pourquoi je me conduis ainsi, je n'en sais rien, car je me dois à d'autres et j'ai bien des choses à faire en ce monde, mais c'est plus fort que moi, j'atteste Dieu que le premier qui s'approchera de vous aura la tête fendue !

Tarquin laissait madame Isabelle se trainer, suppliante, à ses genoux, et ne regardait même pas Blanche d'Armagnac qui se penchait, baignée de larmes, sur sa main.

Un instant, il avait eu soif de sang. Sa main s'était levée à demi pour désigner aux estocs de ses soudards la poitrine du jeune homme.

Mais les dernières paroles du pédagogue agirent sur lui d'une façon inattendue, bien qu'elles ne lui fussent pas adressées, il arrêta d'un geste l'élan de ses soudards et se cramponna à l'épaule de Pierre, parce qu'il se sentait chanceler. Un sourire diabolique était sur sa face. Il y avait là une cruauté implacable, une joie si cruelle qu'elle faisait froid dans les veines à ses sicaires eux-mêmes, rangés autour de lui.

— Je ne lui voulais que du bien, moi, à ce Jean d'Armagnac, dit-il d'une voix étranglée. Quelqu'un veut-il m'apprendre où il s'est réfugié ?

— Allons, tigre ! s'écria Jean le Brun, que la fièvre prenait à son tour, on t'a enlevé ta proie, tu ne la retrouveras plus... aiguise tes dents et mords vite !

Tarquin ne laissa percer aucun signe de colère.

— Personne ne me répondra ? prononça-t-il lentement en regardant tour à tour Blanche d'Armagnac, madame Isabelle et Tranquille.

Il sembla se recueillir un instant, puis il reprit soudain d'une voix vibrante :

— Vieux fou ! tu avais deux enfants autrefois ?

Tranquille fit un pas vers lui, comme si une force surnaturelle l'eût poussé en avant.

— Et l'on dit, poursuivit Tarquin, que tu aimais bien la mère de ces deux enfants, la pauvre Mariou, ta femme, qui mourut dans sa vingtième année ?

Un gémissement s'échappa de la poitrine de Tranquille. Tous ceux qui étaient là, Jean le Brun lui-même, écoutaient, bouche béante, et le cœur serré. On sentait que sur la tête de ce pauvre homme un coup était suspendu, quelque chose de navrant et de funeste, quelque chose de plus terrible que la mort même.

Tranquille le sentait, lui aussi, car la sueur froide ruisselait déjà sur son front.

— Est-ce toi qui a fait échapper Jean d'Armagnac ? reprit Tarquin qui le courait de son regard fauve.

— C'est moi ! balbutia Tranquille.

— Est-ce toi qui as mis ce jeune homme à la place de Jean d'Armagnac ?

Tranquille ne répondit point, mais sa gorge rendit une plainte. Il devina.

— Vous êtes un homme de mensonge ! murmura-t-il, essayant de lutter contre la conviction qui s'emparait de lui, je ne veux pas vous croire, je ne vous crois pas !

Et il détournait les yeux de Jean le Brun et de madame Blanche, pour ne pas reconnaître, à cette heure d'agonie, la double vision qui lui était apparue dans les jardins du roi Salomon.

Le rire de l'Italien devint plus sarcastique.

— Tu ne me crois pas ! répéta-t-il ; mais je ne t'ai encore rien dit... Tu fais mieux que de me croire, tu me devines !

Tranquille se signa et baissa la tête en balbutiant :

— Seigneur Dieu ! Seigneur Dieu ! éclairez ma pauvre âme !

— Jeune fille, dit Tarquin, regardez ce jeune homme bien en face et reportez-vous, par le souvenir, aux jours de votre enfance. Jean Roland, regarde cette jeune fille, rappelle-toi cette sœur dont tu m'as parlé si souvent !

Jean et Blanche obéirent malgré eux, ils échangèrent un regard et ils tremblèrent.

Madame Isabelle pâlit plus fort qu'eux ; car son instinct de mère pressentait que de cette scène allait jaillir le danger suprême pour son fils.

— Ils se reconnaissent ! s'écria Tarchino avec triomphe. Mais veux-tu d'autres preuves, vieil homme ? ouvre le justaucorps de ton fils, et vois ce qu'il a sur la poitrine !

— Son fils ! répéta madame Isabelle au fond de son cœur, son fils et sa fille ! Jean d'Armagnac est perdu !

La Pavot et jusqu'aux hommes d'armes de Tarchino suivait avec un intérêt croissant les péripéties de ce drame. Tranquille restait les yeux cloués au sol.

— Eh bien ! reprit l'Italien, ne m'as-tu pas entendu ?

— Je t'ai entendu, répondit Tranquille ; mais je n'ai pas besoin d'ouvrir les vêtements de cet enfant, je sais qu'il porte l'écusson d'Armagnac gravé sur sa poitrine. Qu'est-ce que cela prouve !

Les yeux ardents et curieux de Jean le Brun répétaient cette question.

— L'histoire ne sera pas bien longue, répliqua Vincent Tarquin, avec une sorte de complaisance : ce n'est pas d'aujourd'hui que je sais me vaincre moi-même. Voici un jeune extravagant qui m'a privé de mon bras droit, auquel je tenais comme à la vie, eh bien ! au lieu de le donner aux estocs de mes soldats, ce jeune homme je le laisse là, debout, devant moi, et je raisonne froidement. Le sang brûlant de ma blessure s'élançait contre lui... mais je suis maître de moi-même, je retiens ma colère et mon sang. Il vit ! Je le laisse vivre !

Il se redressa et Tranquille fut forcé de le regarder.

— Tu vas me croire, cette fois, vieil homme, reprit-il, car tel que tu m'as vu jadis, tu vas me reconnaître. Un soir, il y a quinze ans, tu m'enlevas ma proie, comme aujourd'hui, et, comme aujourd'hui, le hasard me mit en présence de cet enfant qui est le tien. Souviens-toi, cette nuit-là même, ton fils vint au château de la Marche, pour être fouetté en punition des fautes du petit duc Jean...

— C'est vrai ! murmura Tranquille. C'est vrai !

Et Jean le Brun répéta :

— C'est vrai !

Madame Isabelle avait la mort dans l'âme.

— J'aurais pu le tuer, continua Tarquin, et peut-être que j'en eus la pensée. Mais tu avais emmené Jean d'Armagnac pour le susciter contre nous quelque jour, et je savais bien dans quel dessein tu avais gravé l'écusson qu'il porte sur la chair de sa poitrine. Je me dis alors : il y aura deux enfants et deux écussons. Le

fil de cet homme qui nous a joué vivra pour être un obstacle sur le chemin de son père ; il vivra pour être l'ennemi mortel de Jean d'Armagnac, il vivra... Mais pourquoi tant de paroles ? En ceci, tu me reconnais, n'est-ce pas, frère Tranquille ?

— Oui, murmura le pédagogue, je te reconnais !

— Eh bien, reprit Tarquin en remettant froidement le saut-conduit dans son sein, si, dans un quart d'heure, je ne sais pas la retraite de Jean d'Armagnac, ton fils et ta fille seront mis à mort sous tes yeux !

Madame Isabelle poussa un faible cri, et la Pavot fut obligée de la soutenir dans ses bras.

VII

MYSTÈRES DU CŒUR

Vincent Tarquin n'avait pas ajouté une parole, il s'était retiré avec ses soldats.

A peine avait-il passé le seuil, qu'on put entendre ses gémissements, une souffrance atroce le domptait. Il n'eut que le temps de regagner la chambre où maître Annibal Cola, le savant homme, avait opéré son premier pansement. L'effort qu'il venait de faire sur lui-même avait exaspéré sa fièvre ; les convulsions le saisirent et ses soudards le virent se tordre sur sa couche en poussant de folles clameurs. Et parmi les blasphèmes que sa bouche vomissait incessamment, il appelait maître Annibal à son secours.

Maître Annibal ne venait point.

Vincent disait :

— Je souffre ! on endure pas de pareils tourments dans l'enfer ! mais ce n'est pas ma dernière heure, c'est la crise ! la crise qui doit me rendre la force et la santé !

Et il tâchait de lire sa destinée sur les visages effrayés de ses compagnons.

Au dehors une sorte de calme avait succédé au fracas de la bataille, le soleil montait radieux dans le ciel sans nuages. Il était tout au plus neuf heures du matin.

Dans le silence, du côté de la porte Bucy, on put ouïr un son de trompe, puis une voix monotone et lente promettant bonne récompense, de par le roi, au nom de monseigneur le duc d'Orléans, à quiconque saurait dire la retraite du jeune sir d'Armagnac et de la duchesse sa mère.

C'était le dernier effort tenté par le duc Louis, qui avait donné l'assaut à l'hôtel de la Marche tout exprès pour trouver le jeune sauveur du roi Charles, et qui avait fouillé en vain tous les recoins du château.

De l'autre côté de la porte vitrée, frère Tranquille était toujours debout, à la même place, au milieu de la chambre, immobile, les bras tombants, les yeux perdus dans le vide. Jean le Brun et madame Blanche n'avaient pas bougé non plus. Maman Pavot, toute seule, s'occupait de madame Isabelle qui avait les yeux fermés et qui ne respirait plus.

Jean le Brun s'éveilla le premier, il alla droit à Tranquille, et, avec la décision de son caractère, il lui dit :

— Dès que je vous ai vu pour la première fois, à l'auberge de la Pie, j'ai senti quelque chose en moi qui me parlait du passé oublié. Il en fut de même quand, pour la première fois, je m'approchai de celle-ci, qui portait le nom de madame Blanche d'Armagnac. C'est bien elle qui était avec moi dans la mesure d'Arceuil... et c'est bien vous qui veniez nous voir quand nous étions enfants tous les deux.

Il jeta un regard du côté de Blanche comme pour la prendre à témoins; les paupières de la jeune fille restèrent baissées et une nuance d'amertume assombrit l'expression de son beau visage.

Hier, elle était princesse : elle songeait peut-être à cela.

Hier, l'héritage d'Armagnac était à elle, le noble château, d'immenses forêts, des provinces entières, et celui qu'elle aimait, l'adorait d'en bas.

Aujourd'hui, plus rien, et justement celui qu'elle aimait, c'était Jean d'Armagnac, le maître légitime de ces nobles manoirs, de ces forêts immenses, de ces provinces entières. Et l'homme qu'on lui montrait en disant : Voilà ton père ! c'était ce pauvre malheureux dont tous les vassaux de la Marche savaient l'histoire, ce pauvre frère Tranquille, demi-savant, demi fou, qui, deux jours auparavant, avait été promené en triomphe dans les jardins du roi Salomon avec un bonnet pointu de nécromancien et sa soutanelle polée !

Blanche tombait de trop haut et sa grandeur perdue était trop près d'elle encore. Son cœur avait comme un éblouissement qui l'aveuglait.

Mais quelque chose était plus étrange et plus inattendu que l'hésitation de cette jeune fille, précipitée tout à coup du faite des honneurs au plus humble degré de l'échelle humaine, c'était l'insensibilité de frère Tranquille en présence de ses deux enfants retrouvés.

Les deux enfants de Marion, sa femme tant aimée !

Ses yeux, qui semblaient ne point voir, restaient égarés dans l'espace, on eut dit qu'il n'avait pas entendu les paroles de Jean le Brun.

— Père, s'écria ce dernier, à quoi pensez-vous ? Du diable si nous avons le temps de songer-oreux à cette heure ! Le scélérat de Vincent nous a donné quinze minutes pour faire nos réflexions et je l'entends là-bas qui hurle comme un possédé. Embrassez votre fils qui est aussi heureux de vous nommer son père que si vous étiez un chevalier ou un roi.

Il parlait ainsi tout simplement et de cœur, Jean le Brun, ce bon garçon qui, lui aussi pourtant, avait eu ses rêves. Bien des fois, cet illustre écusson, qu'il portait sur sa poitrine, lui avait donné à penser, mais il avait apprécié le digne cœur de Tranquille, et il était de ceux qui prennent leur parti du premier coup, il ne mentait point quand il disait : Je suis content !

Seulement il trouvait que Tranquille méritait par trop bien son sermon, et que madame Blanche tardait trop à jeter aux orties son déguisement de princesse.

— Suis-je donc tout seul à me souvenir ! s'écria-t-il en frappant du pied déjà, car la patience n'était pas son fort. Mon père, ne voulez-vous point de votre fils ? Et vous, ma sœur, avez-vous honte de votre père et de votre frère ?

Une larme roula sur la joue de Blanche ; elle vint se mettre à la droite du pédagogue, toujours immobile et comme pétrifié. Le frère et la sœur échangèrent un regard, puis ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre, puis encore, ils relevèrent en même temps les yeux sur Tranquille qui ne les voyait pas.

— Il souffre ! murmura Blanche, pauvre père !

Cette idée-là n'était pas venue au page espiègle, mais dès qu'on la lui eut suggérée, elle s'empara de son esprit, sa figure changea.

— Vous avez raison, ma sœur, murmura-t-il, ému qu'il était profondément pour la première fois de sa vie, c'est une heure pleine d'angoisse que celle-ci, qui devrait être tout au bonheur.

Ils gardèrent un instant le silence, les yeux humides et l'âme serrée. Sans se concerter, ils s'agenouillèrent tous les deux aux côtés

du pédagogue, et chacun d'eux prit une de ses mains pour la baiser pieusement.

— Père, dirent-ils ensemble, voici, près de vous, vos deux enfants qui vous demande un regard et une bonne parole.

Leurs voix tremblaient doucement, une expression de tendresse angélique et résignée naissait sur le charmant visage de Blanche ; elle en était à vouloir déjà payer en amour ses regrets de tout à l'heure. Les paupières de Tranquille battirent et ses doigts glassés eurent un tressaillement dans les mains de Jean et de Blanche.

— Dieu me les avait montré ! murmura-t-il, je les ai vus tous les deux, mon fils et ma fille !

Son œil s'abaissa vers Jean d'abord, puis vers Blanche.

— Marion, dit-il d'une voix brisée, une prière pour eux, si tu es auprès de Dieu !

— Est-ce le nom de notre mère ? demanda Blanche tout bas.

Tranquille se pencha au-dessus d'elle comme pour déposer un baiser sur son front, mais à ce moment la Pavot fit un mouvement à l'autre bout de la chambre.

— Dieu soit loué ! s'écria-t-elle, voici notre chère dame qui revient à la vie.

Un frisson parcourut les os de Tranquille ; ses lèvres étaient à quelques lignes du front de sa fille, mais avant de lui donner le baiser attendu, il se releva. Il glissa un coup d'œil du côté de madame Isabelle, que la Pavot soutenait presque mourante. Il arracha ses mains des mains de ses enfants.

La sueur vint à ses temps, son visage exprima tout à coup une angoisse si navrante que Jean le Brun et Blanche se relevèrent effrayés.

— Tout aux uns, rien aux autres ! murmura-t-il, tandis qu'un sanglot convulsif déchirait sa poitrine.

Puis il ajouta en détournant sa tête qu'il cacha dans ses deux mains :

— Marion, ma femme, une prière pour eux !

Quand on cessait d'entendre, par intervalles, les cris de Tarquin, un silence profond régnait dans l'auberge, la chambre où nos personnages étaient réunis donnait, comme nous l'avons dit, sur la campagne, c'est à peine s'ils purent ouïr, comme un écho faible et lointain, la voix du crieur d'armes promettant récompense à qui découvrirait la retraite de Jean d'Armagnac et de sa mère. Quant à saisir le sens de ses paroles, impossible.

La duchesse Isabelle cherchait le regard de Tranquille qui se détournait d'elle.

— Nous sommes condamnés ! dit-elle à la Pavot.

La tavernière ne répondit point, car elle faisait un retour sur elle-même ; elle était bien dévouée, elle était bien fidèle, mais aurait-elle donné une goutte de sang de Mirette pour sauver tous les hauts barons de l'univers !

— Voici la moitié du quart d'heure écoulé ! dit encore madame Isabelle.

Et la Pavot ne put s'empêcher de frissonner en songeant à la catastrophe, inévitable que chaque minute rapprochait désormais.

Tarquin venait de pousser un long hurlement d'agonie auquel le silence avait succédé. En ce moment on vit, à travers les carreaux de la porte, les casques de deux hommes d'armes : en dehors, devant la fenêtre, d'autres casques brillèrent aux rayons du soleil. La chambre était gardée de toutes parts.

— Combien faut-il de temps pour se rendre d'ici à la cabane de Jacquot le berger ? demanda madame Isabelle.

Elle comptait, la pauvre mère désespérée, elle comptait les minutes qui étaient entre la mort et son fils.

La Pavot détourna la tête. Tranquille jeta sur la duchesse, un regard où il y avait de la haine.

— Pendant quinze ans, murmura-t-il d'une voix à peine intelligible, qu'ai-je fait pour eux? Quelle part de ma vie ai-je donné à mes enfants!

La duchesse Isabelle courbait le front. Tranquille alla vers elle et lui toucha l'épaule du doigt.

— Eux, à qui ma vie appartient, poursuivit-il, selon le vœu de la nature et selon la loi de Dieu! Mes deux enfants, mon fils et ma fille, la chair de ma chair! Qui donc était entre eux et moi! Quel charme maudit enivrait mon cœur et endormait ma mémoire?

Les yeux de madame Isabelle se mouillèrent, car, malgré l'amertume de ses reproches, la voix de Tranquille était douce comme la plainte d'un enfant.

— Vous étiez bien malheureuse, reprit-il, et Marion, ma femme, vous aimait!

Un sourire désolé courut autour de ses lèvres.

— Marion! répéta-t-il en baissant la voix d'avantage. Elle nous voit, et que dit-elle?

— Elle dit, s'écria-t-il en laissant éclater tout à coup une colère folle, elle dit: Celui-là est un mauvais père! Et sans vous, madame, Marion pourrait-elle dire cela? Elle dit: Les deux enfants qu'il oublia durant quinze années, Dieu les lui rend, sans qu'il les ait cherchés, Dieu miséricordieux et bon! Et le voilà sombre auprès de cette joie inespérée! S'est-il enivré seulement de ces chères caresses qu'il avait rêvées parfois à ses heures lucides, quand sa folie ne le dominait point? la folie du dévouement aveugle et stupide, la folie du vassal, la folie de l'esclave!

Il fixait ses yeux ardents sur la duchesse Isabelle, qui frémissait jusque dans la moëlle de ses os.

La Pavot s'était éloignée, saisie d'une respectueuse pudeur; il n'y avait personne entre Tranquille et la duchesse Isabelle.

Après un silence, Isabelle se leva.

— Ami, dit-elle avec cette affectueuse et douce majesté qui était en elle, vous avez trop fait pour nous, et nous avons trop accepté de vous. Je ne vous demande plus rien.

Elle le prit par la main et se dirigea vers les deux jeunes gens.

— Toi, tu es ma fille, dit-elle en baisant Blanche au front, car mon fils chéri t'aime, et je lui avais promis d'être ta mère.

Elle tendit sa main à Jean le Brun, qui la pressa contre ses lèvres.

— Vous, que Dieu vous récompense, poursuivit-elle, généreux jeune homme! A quoi bon vous dire que mon fils eût été votre ami et votre frère?

Tranquille écoutait, bouleversé dans tout son être.

— Quoi qu'il arrive, acheva la duchesse dont la voix s'éteignait dans ses larmes, puissiez-vous être heureux! Isabelle d'Armagnac, après son fils, qui va mourir, n'a rien de plus cher au monde que vous deux, et cet homme, dont nul parole d'action de grâce ne peut récompenser le dévouement, votre héroïque et digne père!

Elle s'éloigna jusqu'à l'autre bout de la chambre et se mit à genoux, le visage tourné contre la muraille. Tranquille la suivit des yeux et attira vers lui ses deux enfants, qu'il serra passionnément contre son cœur.....

Il y avait encore cinq minutes, Tranquille était assis sur le lit de Jean le Blond; il avait mis Blanche à sa droite et Jean le

Brun à sa gauche; il unissait leurs mains dans les siennes et les regardait tour à tour.

— M'aimez-vous, mes enfants? murmura-t-il en savourant leurs caresses; m'aimez-vous, moi qui n'ai pas mérité votre amour? Je ne suis pas comme les autres hommes: il y a souvent un voile sur mon esprit, et ma pensée ne va pas où je veux la conduire. Je suis né, là-bas, sur le domaine d'Armagnac. On dit que vassal doit fidélité à son seigneur: faut-il être fidèle jusqu'au crime?

Sa main lissait les doux cheveux de Blanche.

— Que tu es belle, Marie, ma fille! dit-il encore, car tu ne t'appelles pas Blanche, tu as nom, Marie, comme ta mère qui est dans le ciel! Il ne faut pas me croire, mes enfants, quand je vous dis que je vous ai oubliés: je pensais à vous toujours.

— Et toi, mon fils, se reprit-il en baisant le jeune soldat sur le front, tu es beau comme ta sœur, tu as le sourire heureux de ta mère. Ce nom de Jean, qu'ils t'ont donné, n'est pas le tien, tu t'appelles Andéol, comme ton pauvre père. Embrassez-moi tous les deux ensemble! Encore! encore! que j'aie, en ces quelques minutes, toutes les joies d'une longue vie de bonheur!

Marie et Andéol le couvraient de baisers et de caresses, ils souriaient et ils pleuraient à la fois. Marie ne se souvenait plus d'avoir été noble dame. L'image de Jean le Blond lui-même se voilait pour elle. Son père, elle ne pouvait plus voir que son père, si tendre et si bon, qui lui était rendu!

Ils étaient tous les trois serrés l'un contre l'autre sur le bord de ce lit qui eût dû leur rappeler la terrible menace du moment, et ils ne songeaient qu'à eux-mêmes, et leurs sourires se croisaient tout pleins d'heureuses sérénités!

Il leur restait quatre minutes.

— J'ai vu bien des soldats, disait Jean le Brun. J'ai vu bien des chevaliers sans peur, et des princes, mais depuis hier au soir, si j'avais eu à choisir mon père, c'est vous que j'aurais choisi!

Et Blanche remerciait son frère de cette parole, et le pauvre Tranquille, en extase, se demandait s'il n'était pas encore le jouet d'un rêve. Il ne pouvait qu'balbutier: Mes enfants! mes enfants! et les admirer tous les deux avec passion, avec délire.

— Il y a bien longtemps que je vous connaissais, mon père! disait Blanche, en appuyant sa tête charmante contre son sein. Quand j'étais tout enfant j'ai pleuré bien des fois au récit de votre dévouement sublime. Je ne savais pas que j'étais la fille de ce saint homme qui avait défendu tout seul, et sans aide, la veuve et l'orphelin contre une armée de bourreaux. Dieu soit béni qui m'a donné un tel père!

(A CONTINUER.)

COMMENCÉ LE 2 JANVIER 1880—(No. 1).

" LE FEUILLETON ILLUSTRÉ "

PARAIT TOUS LES JEUDIS.

ABONNEMENT:—Un an.....	\$1.00
do Six mois.....	0.50
do Trois mois.....	0.25
Le Numéro.....	0.02

Dans tous les cas strictement payable d'avance.

AUX AGENTS.—A ceux qui voudront bien se charger de la vente de notre journal, nous leur vendrons 19 centins la douzaine, payable à la fin de chaque mois, et 20 par cent pour chaque abonnement qu'on nous fera parvenir. Aussitôt après réception du montant de l'abonnement, nous enverrons le journal et le reçu.

Ces conditions sont invariables.

Toute correspondance doit être adressée comme suit: " Feuilleton Illustré, Boîte 1998 B. P."

MORNEAU & CIE., Propriétaires,
60, RUE ST. GABRIEL, MONTREAL